

26 avril 2009, 3^e dimanche de Pâques, année B

Luc 24,35-48

Selon les Écritures

À la lecture de l'Évangile, il est tentant d'escamoter un aspect quelque peu dérangeant, alors qu'il est fondamental pour les premiers chrétiens. En effet, ceux-ci tiennent absolument à montrer que la vie, la mort et la résurrection du Christ étaient « annoncés par l'Écriture ». Pour nos ancêtres dans la foi, « il fallait que s'accomplisse tout ce qui a été écrit [...] dans la loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes », c'est-à-dire dans l'ensemble des Écritures sacrées de l'époque.

Les premiers chrétiens nous ont enseigné à voir dans l'Ancien Testament un ensemble de prophéties annonçant la venue du Christ. À leur tour, certains passages de l'Évangile et l'Apocalypse ont été lus comme des prédictions de l'avenir. En marge de la foi chrétienne, le même schéma s'est poursuivi avec les « prophéties » de Nostradamus, les prédictions quotidiennes des astrologues et la fascination de l'ésotérisme pour les manuscrits perdus. Tout se passe comme si, dans l'histoire humaine, depuis des millénaires, s'exerçait une sorte de « magie de l'écriture », de toute écriture, censée éclairer notre destinée : « C'était écrit ».

Comment donc se situer par rapport à ce schéma de l'« accomplissement » de « ce qui a été écrit », schéma que l'on trouve ici au cœur même de l'Évangile (et dans la bouche du Ressuscité !), sans pour autant céder à quelque « magie de l'écriture » ?

Abordons les choses sous un autre angle. Nos vies, comme notre histoire collective, se déroulent dans un présent marqué par l'incertitude. Ce présent, nous tentons de le comprendre, d'y voir clair, de l'inscrire dans un itinéraire sensé, dont nous puissions faire le récit. Raconter ce qui nous arrive, c'est tenter d'y trouver du sens en le situant par rapport au passé et en le prolongeant dans un avenir possible. Et plus des événements nous perturbent, plus il nous faut en parler, les situer dans notre histoire, leur « trouver un sens ». Nous faisons de même avec les événements collectifs, que nous tentons toujours d'éclairer sur l'horizon de l'histoire nationale ou internationale.

Les premiers chrétiens vivaient dans une société sans Internet, sans médias électroniques, sans imprimés, sans « livres » au sens où nous les connaissons. Leur culture était orale, faite de récits constamment réactivés et réinterprétés par la mémoire, des récits centrés sur les « Écritures » anciennes, des œuvres certes « écrites » mais que la plupart des gens ne connaissaient qu'oralement, « par cœur ». Ces récits constituaient leur horizon de sens : c'est dans cette histoire qu'ils tentaient d'inscrire leur propre histoire, c'est à partir d'elle qu'ils cherchaient à comprendre leur présent.

Or la crucifixion et la résurrection de Jésus furent pour eux des événements inouïs, à priori incompréhensibles. Un messie crucifié ? « Scandale pour les juifs, folie pour les païens », écrit Paul (1 Cor 1,23). La crucifixion défiait toute compréhension, échappait à toute ressaisie religieuse : elle s'était déroulée hors du

Temple, hors de la ville sainte, dans un endroit criminel, maudit, un lieu d'horreur absolue. « Un pendu est une malédiction de Dieu » (Dt 21,23). Cet événement, les premiers chrétiens, et l'Évangile à leur suite, ne purent lui donner sens qu'en médisant les récits fondamentaux de leur tradition : la promesse faite à Abraham, la sortie d'Égypte, le Serviteur souffrant... Ils durent puiser à « l'intelligence des Écritures ».

Cette « intelligence » ne les éloigna pas du drame vécu, mais les aida plutôt à le traverser. Tout, dans le texte, ramène à la réalité concrète, au corps, à la souffrance, à la mort. Croient-ils « voir un esprit », sont-ils tentés de « spiritualiser » ? « Voyez mes mains et mes pieds : c'est bien moi ! Touchez-moi, regardez : un esprit n'a pas de chair ni d'os, et vous constatez que j'en ai. » Hésitent-ils encore à croire ? « Il prit [le morceau de poisson grillé] et le mangea devant eux. » Ils sont ramenés au corps qui, même « glorieux », présente encore des plaies et peut manger. On ne reconnaît pas le Seigneur en fuyant le Golgotha, mais bien en regardant ses mains et ses pieds transpercés, et en consommant le pain rompu.

Le Ressuscité nous attend ainsi sur la route de notre propre vie. Il est toujours prêt à nous y rejoindre, pour converser avec nous, éclairer notre parcours et s'offrir en partage.

Robert

© 2009 Robert Mager et Anne Morrissette, www.surtaparole.com